



HAL
open science

**Danier Burger, Thomas Biller, Timm Radt, Montfort
und der frühe Burgenbau des Deutschen Ordens,
Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2015, 29 cm, 216 p.**

Jean Mesqui

► **To cite this version:**

Jean Mesqui. Danier Burger, Thomas Biller, Timm Radt, Montfort und der frühe Burgenbau des Deutschen Ordens, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2015, 29 cm, 216 p.. Bulletin Monumental, 2016, pp.408-409. halshs-02734824

HAL Id: halshs-02734824

<https://shs.hal.science/halshs-02734824>

Submitted on 2 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Danier Burger, Thomas Biller, Timm Radt, *Montfort und der frühe Burgenbau des Deutschen Ordens*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2015
Jean Mesqui

Citer ce document / Cite this document :

Mesqui Jean. Danier Burger, Thomas Biller, Timm Radt, *Montfort und der frühe Burgenbau des Deutschen Ordens*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2015. In: Bulletin Monumental, tome 174, n°3, année 2016. Jean Bologne et les jardins d'Henri IV. pp. 408-409;

https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_2016_num_174_3_12879

Fichier pdf généré le 06/01/2020

et plans peuvent avoir été commanditées par un seigneur pour illustrer l'étendue de son domaine, ou bien dans le cadre d'une enquête judiciaire pour déterminer des limites précises entre propriétés, ou encore lors d'un siège pour dresser le « portrait » général d'une ville fortifiée, à des fins militaires et stratégiques. Au-delà de ces fonctions concrètes, les images sont aussi porteuses de sens, et bien souvent vectrices du pouvoir de leur commanditaire. Mais en fonction du support et de la situation de l'image, ce sens peut varier légèrement, comme le montre par exemple Maria Beatrice Battazzi avec les représentations de villes et châteaux dans les palais italiens.

Enfin, les images sont aussi le résultat d'un processus de production, parfois complexe, qui a pu influencer sur leur aspect et sur leur fiabilité. Au-delà même de la nécessaire reconstitution en atelier à partir des minutes ou esquisses d'après nature, bien des images ont été le produit d'une collaboration entre plusieurs artistes qui ont pu travailler ensemble ou successivement, et parfois à partir de modèles intermédiaires, comme le montre l'article consacré aux célèbres enluminures du récit du siège de Rhodes en 1480 par Guillaume Caoursin (B.n.F., ms latin 6067), réalisées en prenant modèle sur une peinture envoyée par l'auteur spécialement à cet effet, ainsi que le montre une version annotée du texte, découverte aux archives du Vatican par Jean-Bernard de Vaivre et Laurent Vissière et publiée en 2012 dans *Société de l'histoire et du patrimoine de l'ordre de Malte*, t. 27, puis en 2014 dans *Tous les deables d'Enfer*. (c. r. *Bull. mon.*, 2016-1, p. 113).

Denis Hayot

Danier BURGER, Thomas BILLER, Timm RADT, *Montfort und der frühe Burgenbau des Deutschen Ordens*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2015, 29 cm, 216 p., nombr. fig. - ISBN : 978-3-7319-0015-3, 49,95 €.

(*Forschungen zu Burgen und Schlössern* hrsg von der Wartburg-Gesellschaft zur Erforschung von Burgen und Schlössern e.V., Sonderband 5)

Notre confrère Th. Biller et ses collègues se penchent dans ce livre sur les productions architecturales de l'ordre des chevaliers Teutoniques au cours du XIII^e siècle, avant la floraison des énormes réalisations de l'ordre dans les pays baltes. Dans une première partie, D. Burger retrace l'histoire et le développement de l'ordre depuis sa création devant les murs d'Acre en 1191 et sa transformation en 1198

en ordre militaire. Probablement précédé par un hôpital allemand présent à Jérusalem au XII^e siècle, le nouvel ordre prit sa place au sein de la capitale Saint-Jean-d'Acre, à côté des Hospitaliers et des Templiers ; il ne reste pas de traces de son implantation qui s'effectua contre l'enceinte orientale de la ville. Les chevaliers bénéficièrent rapidement de dons de toutes natures, qui leur permirent d'acquiescer plusieurs implantations qu'ils fortifièrent : à *Castrum regis* – Mi'ilyia, Qal'at Jiddin, puis Montfort qu'il bâtirent a nihilo à partir de 1226. Trois ans plus tard, ils bénéficièrent de l'appui de Frédéric II pour se réimplanter à Jérusalem jusqu'à la perte définitive de la ville en 1244. Parallèlement, ils bénéficiaient aussi des rapports confiants entre les rois de Petite Arménie et l'Empire, de telle sorte que, dès le début du XIII^e siècle, ils purent s'implanter dans ce royaume à Amuda et Haruniye. Enfin, en Europe, on sait le développement qu'ils eurent en Allemagne et en Prusse, puis dans les pays limitrophes où ils entamèrent dès le début du XIII^e siècle la christianisation de peuplades encore païennes ; mais on sait moins qu'ils eurent quelques implantations dans la péninsule ibérique à la faveur de la Reconquista, et qu'ils accompagnèrent Frédéric II dans la Pouille et le sud de l'Italie.

Dans une seconde partie, Th. Biller livre une étude très détaillée du château « phare » de l'ordre des Teutoniques en Terre Sainte, celui de Montfort, probablement l'un des moins bien connus des grands châteaux de l'ordre au Proche-Orient en raison de la ruine qui l'affecta terriblement lors du siège de 1271 où il fut définitivement perdu par l'ordre. Bâti sur un éperon rocheux effilé, le château se distingue assez nettement des édifices contemporains, car son cœur est constitué d'une enfilade de trois énormes bâtiments dont il demeure des restes pittoresques, mais peu parlants.

Pour Th. Biller, le premier acte fut la construction, autour de l'éperon rocheux, d'une enceinte basse à archères qui ceinturait probablement un petit village dont les maisons s'accrochaient à la pente ; ce village communiquait avec une très curieuse construction établie dans le vallon en contrebas, qui était à la fois un moulin et une résidence d'été pour les hôtes ou les dignitaires reçus ici. Sur l'éperon lui-même fut d'abord construite une petite enceinte rectangulaire dont subsistent les murs – sans qu'on sache quelle fut à l'origine son utilisation. Dans une deuxième phase, cette enceinte fut entièrement transformée, en construisant au rez-de-chaussée des salles voûtées d'arêtes à vocation ancillaire, et au premier étage une enfilade de voûtes

d'ogives organisée en deux nefs – à la manière par exemple de la salle présente au-dessus de la chapelle de Safitha.

Cette construction neuve résidentielle fut encadrée par une massive tour-résidence rectangulaire vers l'ouest, et par une tout aussi massive tour maîtresse au plan en U faisant face au plateau, dominant le fossé creusé dans la roche. Il ne reste en élévation de la première tour que les deux très hautes caves voûtées en berceau brisé, aujourd'hui dépourvues de leurs murs de fond, qui supportaient deux étages de salles voûtées d'ogives ; seul le gros pilier octogonal central de la salle du rez-de-chaussée demeure, mais Th. Biller analyse les restes d'éléments d'architecture mis au jour par les diverses équipes de fouille – y compris celle de l'archéologue A. Boas dans les années les plus récentes, et montre qu'ils provenaient d'un deuxième étage voûté, probablement la résidence propre du grand maître de l'ordre. Peut-être le rez-de-chaussée avait-il pour vocation d'accueillir le trésor. L'auteur compare cet aménagement à celui de la grosse tour de Marienburg, qui possédait ainsi une salle d'apparat semi-privée tout à fait spectaculaire.

L'énorme tour en fer à cheval faisant face au plateau est presque totalement ruinée, à l'exception de sa base qui contient une citerne ; néanmoins, Th. Biller dispose de suffisamment d'indices pour restituer à l'étage une petite chapelle voûtée d'ogives. Il s'agirait d'une « tour-chapelle » comme il en existe d'autres au Proche-Orient, par exemple à Safitha.

Cette deuxième phase visait manifestement à créer un ensemble ostentatoire par son luxe et par son architecture – probablement le siège de l'ordre en dehors d'Acre et de Jérusalem. Th. Biller propose de dater sa construction entre 1230-40 et 1259.

La dernière partie du livre est consacrée aux châteaux arméniens de l'ordre, Amida et Haruniye. Mais en fait T. Radt a consacré la quasi-totalité de cette partie à l'étude du deuxième château, attribué autrefois par Hansgerd Hellenkemper aux Teutoniques ; cette datation avait été contestée par la suite par Robert Edwards, auteur d'une somme aux châteaux arméniens, qui l'avait attribué aux musulmans (avant le X^e siècle). Ce château assez simple – terriblement restauré ces dernières années par les Turcs, repose essentiellement sur une enceinte flanquée d'une tour en fer à cheval, pourvue d'une enceinte basse possédant une très belle galerie d'archères à étriers. À vrai dire, il ne fait guère de doute que cette galerie d'archères, avec leurs étriers, ne peut être qu'arménienne ou franque,

les musulmans n'ayant jamais utilisé ce genre de détails architecturaux ; on touche ici les limites du système de datation d'Edwards, qui reposait exclusivement sur l'analyse des types de maçonnerie, ce qui l'a conduit à des aberrations chronologiques. T. Radt enfonce le clou, ce qui lui permet de passer les fortifications contemporaines d'Arménie, et le conduit à conclure à une datation après 1236, qui paraît tout à fait probable.

Cet assemblage de trois études cousines est agréable à lire, comme le sont en général les œuvres de l'équipe de Th. Biller ; il n'en est pas moins un peu artificiel dans sa juxtaposition. L'article central permet en tout cas d'attendre l'étude que devrait livrer, on l'espère, A. Boas à partir des fouilles qu'il mène à Montfort depuis une dizaine d'années, et dont il a exposé un premier état des lieux dans le volume *Archaeology and Architecture of Military Orders* (c. r. *Bull. mon.*, t. 174-2, 2016, p. 224). On ne manquera pas de consulter les deux études de façon conjointe, car elles se complètent mutuellement, et sont – heureusement – assez convergentes.

Jean Mesqui

Richard ORAM (éd.), *Tower Studies I & 2. A House That Thieves Might Knock At*, Donington, Shaun Tyas, 2015, 25 cm, 304 p., nombr. fig. - ISBN : 978-1-907730-40-5, 45 €.

Ce livre rassemble les communications faites à l'occasion de deux colloques consacrés aux tours maîtresses en Europe – à vrai-dire essentiellement dans le Royaume-Uni. Le premier colloque, tenu en 2010 à Stirling, était consacré à la tour, en tant que résidence seigneuriale ; le second, tenu en 2011 à Dundee, avait pour sujet la tour et l'organisation de la maison seigneuriale. Parmi les seize communications ainsi rassemblés, je relèverai celle de John R. Kenyon, consacrée à la belle tour-maîtresse hexagonale de Raglan en Pays de Galles, bâtie dans la première moitié du XV^e siècle, qui fait partie d'un château remarquable dont la construction s'est étagée tout au long de ce siècle ; l'auteur trouve dans cet édifice des similitudes d'esprit avec les grandes tours de la fin du XIV^e siècle, telle celle de Largoët-en-Elven (Morbihan). Un autre article à noter est celui de Pamela Marshall, éminente spécialiste des tours maîtresses anglo-normandes, sur la diffusion du modèle « angevin » dans la Grande-Bretagne d'après la Conquête.

Jean Mesqui

Gilles SÉRAPHIN, *Donjons et châteaux du Moyen Âge dans le Lot*, Portet-sur-Garonne, Éditions Midi-Pyrénées, 2014, 30 cm, 383 p., très nbreuses fig. en coul., plans, coupes, cartes, index des noms de lieux. - ISBN : 979-10-93498-01-0, 36 €.

L'ouvrage est né d'une heureuse initiative du Conseil général du Lot, qui a lancé un programme d'études sur le riche patrimoine constitué par les monuments de l'architecture fortifiée médiévale dans le département. Le moins que l'on puisse dire est que cette entreprise méritoire a été pleinement récompensée par le résultat lui-même, à savoir un beau livre richement illustré qui, malgré son grand intérêt scientifique, ravira tout aussi bien le grand public et contribuera – si besoin était – à la renommée du Lot en matière de patrimoine et de tourisme. Car le simple parcours des illustrations est un véritable plaisir : sous les yeux du lecteur défilent, dans des paysages préservés et parfois spectaculaires, des édifices de premier intérêt et souvent très bien conservés, qu'il s'agisse de monuments emblématiques et imposants comme les châteaux de Castelnau-Bretenoux, Saint-Laurent-les-Tours ou Bonaguil, de forteresses troglodytiques ménagées dans les ressauts ou les failles des falaises, ou encore de simples tours-maîtresses isolées au cœur d'un village ou de la campagne, tous étant embellis par leurs pierres aux belles tonalités de jaunes, gris ou ocres, qui font le charme de la région.

Invitation au voyage et à la découverte, ce livre reste pourtant, avant tout, un ouvrage scientifique, et disons-le tout de suite, d'une qualité et d'un intérêt remarquables. Préfacé par J. Mesqui, il est l'œuvre de G. Séraphin, unanimement reconnu comme l'un des meilleurs spécialistes de l'architecture castrale de cette région. Le plus juste compliment qu'on pourrait lui adresser serait de dire que la qualité du livre est à la hauteur de la compétence de son auteur.

L'ouvrage se divise en deux grands volets : d'une part une synthèse éclairée et bien organisée, qui fait l'intérêt majeur du livre, et d'autre part un catalogue de 200 notices monographiques (p. 202-375), pour lesquelles G. Séraphin a reçu l'appui de M. Scellès et de cinq autres collaborateurs. À la fois denses et efficaces, ces notices bénéficient de l'acuité de l'auteur en matière d'analyse architecturale particulièrement pour la lecture d'une chronologie souvent complexe dans des monuments très transformés au fil des siècles. L'illustration photographique, tout

aussi abondante que celle de la synthèse, y est complétée par de nombreux plans et relevés. Il faut féliciter les éditeurs d'avoir fait l'effort de publier ces notices volumineuses, car au-delà même de leur valeur intrinsèque, elles constituent le nécessaire complément de la synthèse, auquel le lecteur peut se référer à propos de tous les édifices mentionnés dans cette dernière.

Malgré tout l'intérêt des notices, c'est évidemment à la synthèse que sera consacrée la présente recension. Le sous-titre du livre, « archives de pierres », exprime d'ailleurs à merveille ce qui fait sa principale qualité : c'est que l'auteur connaît aussi bien les monuments eux-mêmes que les sources textuelles qui les concernent, et qu'il exploite les deux de façon très pertinente, en constante interaction et sans perdre en cohérence. C'est certainement ce qui rend la synthèse si riche de résultats, dont l'intérêt dépasse largement le cadre du Quercy et qui peuvent être intégrées à des problématiques plus vastes.

La synthèse débute par une habile présentation du contexte géopolitique complexe de la région au Moyen Âge. G. Séraphin passe ainsi en revue les principales lignées seigneuriales du Quercy, et analyse les multiples réseaux d'alliance et de vassalité qui les lient aux trois grandes puissances en lutte pour le contrôle de la région au cours des XII^e et XIII^e siècles : comtes de Toulouse, souverains Plantagenêts à travers leur titre de duc d'Aquitaine, et rois de France, qui s'imposent finalement dès 1249, à travers Alphonse de Poitiers.

Après cette première partie en forme d'introduction, l'ouvrage se divise en cinq sections, régies par une progression chronologique globale, mais définies aussi en fonction de la nature des programmes ou des organes de l'architecture étudiés. Cela explique que les périodes abordées dans certaines parties se recouvrent mutuellement, selon une organisation qui manque peut-être un peu de clarté, mais qui n'empêche nullement l'auteur d'établir des typologies pertinentes dans chaque domaine, et de mettre en relief les grandes tendances architecturales propres à la région et constitutives de l'évolution générale au fil des siècles.

Pour les X^e-XII^e siècle, l'auteur montre la diversité des « premiers établissements fortifiés » : mottes et fortifications terrassées, ou au contraire « roques » et autres fortifications établies sur des éperons rocheux ou dans les anfractuosités des falaises. Mais le constat le plus important tient à la rareté des édifices maçonnés : seuls subsistent quelques vestiges de tours-maîtresses rectangulaires, qui suffisent